

FORGET, Nicole, Francine HAREL-GIASSON et Francine
SÉGUIN, *Justine Lacoste-Beaubien et l'Hôpital Sainte-Justine*
(Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995).

Rita Desjardins

Volume 50, Number 2, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305522ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305522ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, R. (1996). Review of [FORGET, Nicole, Francine HAREL-GIASSON et Francine SÉGUIN, *Justine Lacoste-Beaubien et l'Hôpital Sainte-Justine* (Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 268–269. <https://doi.org/10.7202/305522ar>

FORGET, Nicolle, Francine HAREL-GIASSON et Francine SÉGUIN, *Justine Lacoste-Beaubien et l'Hôpital Sainte-Justine* (Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995).

Dans l'histoire du monde hospitalier, les patronnesses ont peu retenu l'attention des historiens si ce n'est pour leur attribuer un rôle de médiatrices culturelles entre les riches et les pauvres ou un rôle d'encadrement et d'ordre, dans la mouvance réformiste. L'avènement de l'hôpital moderne les a marginalisées: l'exemple du *Hospital for Sick Children* de Toronto est éloquent à ce sujet. En dépit de cette tendance, à l'Hôpital Sainte-Justine de Montréal fondé en 1907, les patronnesses se sont maintenues à la direction sous la présidence de Justine Lacoste-Beaubien pendant soixante ans. Voilà bien un cas particulier qui mérite de retenir l'attention, et que les auteures Forget, Harel-Giasson et Séguin n'hésitent pas à inscrire dans la collection «Les grands gestionnaires et leurs œuvres».

La personnalité de Justine Lacoste-Beaubien nous est d'abord présentée à travers le récit de son enfance et de sa jeunesse qui se déroulent dans le milieu bourgeois de la fin du XIX^e siècle, les auteures jetant du coup un regard sur le contexte sociopolitique de l'époque. En mettant sur pied un hôpital pédiatrique pour lutter contre la mortalité infantile qui touchait particulièrement la population canadienne-française, JLB fait sa marque dans la sphère publique, par le biais des œuvres charitables, à la manière des féministes chrétiennes du temps. Dans la poursuite de son œuvre, elle reçoit l'appui de son mari, Louis de Gaspé Beaubien qui prend une part active dans le développement universitaire en milieu francophone montréalais.

Très tôt, JLB fixe les objectifs, guide les membres de l'organisation, maintient le cap en dépit des vents contraires et engage l'hôpital dans la voie de la modernité. À la recherche de hauts standards professionnels et scientifiques, elle voit, dès l'origine, à l'établissement d'une école d'infirmières, obtient, dès 1914, l'affiliation universitaire pour assurer l'enseignement clinique, s'efforce de répondre aux normes hospitalières prescrites par l'*American College of Surgeons* et soutient un enseignement médical spécialisé en pédiatrie pour faire de l'Hôpital Sainte-Justine, un centre pédiatrique qui assurera aux jeunes patients les meilleurs soins hospitaliers.

Les audaces de JLB, sa détermination, son travail soutenu, sa capacité de mobiliser une armée de bénévoles et de plaider la cause des enfants malades aussi bien auprès des personnalités du monde politique que des gens d'affaires et des médias, lui permettent de réaliser successivement la construction de deux hôpitaux, pour finalement doter la pédiatrie montréalaise d'un centre mère-enfant prestigieux.

Cette longue carrière centrée sur l'amour des enfants, où tout semble réussir, connaît cependant une rupture. La crise financière marquée par le dépassement des coûts de la seconde construction, la contestation d'un mode traditionnel de gestion centralisé et personnalisé qui se concrétise dans la grève des infirmières, et les dénonciations de la presse qui avait longtemps soutenu l'œuvre, viennent briser le rêve de l'octogénaire.

De l'œuvre charitable à l'institution scientifique reconnue, l'Hôpital Sainte-Justine poursuit sa trajectoire à travers les bouleversements socio-économiques et l'évolution scientifique. Les auteures constatent les difficultés de croissance et de transformation et en font une analyse succincte. Le récit, empreint d'humanité, nous est livré dans un style vibrant et accessible; il révèle une personnalité qui suscite l'admiration et est susceptible d'intéresser un large public. Cependant, quelques erreurs se sont glissées dans le texte particulièrement au chapitre de l'organisation des soins. Il aurait fallu lire que le premier président du bureau médical était Joseph-Edmond Dubé et que Bourgoin se prénomait Joseph-Charles (p. 78), que Romulus Falardeau a été emporté par la grippe espagnole le 6 octobre 1918 (p. 80) et que c'est après l'ajout de la première aile que J.-C. Bernard est entré en fonction (p. 86). De même, la régie médicale relevait des médecins depuis l'origine, comme le reconnaissait la charte de 1908, et non dans les années trente, comme l'affirment les auteures (p. 86); par ailleurs, le «sérum des convalescents» était prélevé chez les convalescents, titré et administré aux malades atteints de la poliomyélite (p. 81). Il s'agissait d'ailleurs d'une sérothérapie controversée à l'époque.

Pierrefonds

RITA DESJARDINS